



Fatima Daas : *La Petite dernière* (2020)

Dogmes et tabous

Dogmes ; Tabous ; Honte ; Normes ; Mère ; Père ; Famille ; Émancipation ; Communauté ; Silence ; Sexualité ; Genre ; Religion ; Coran ; Lesbianisme ; Intersectionnalité



Date de publication originale : 2020.

Pages : 187 p.

Langue d'écriture : Français. Œuvre traduite : Oui.

Récompense : Prix Inrockuptibles du Premier Roman 2020



© Hreinn Gudlaugsson

Résumé :

« Ça raconte l'histoire d'une fille qui n'est pas vraiment une fille, qui n'est ni algérienne ni française, ni clichoise ni parisienne, une musulmane je crois, mais pas une bonne musulmane, une lesbienne avec une homophobie intégrée. Quoi d'autre ? » (p. 187) *La Petite dernière* est le premier récit autobiographique de Fatima Daas. À l'aide d'une succession de phrases courtes et récurrentes, l'autrice retrace les errances et conflits intérieurs de son cheminement identitaire : entre foi musulmane et lesbianisme, dogmes et tabous, sentiment d'appartenance et nécessité de se détacher, Fatima Daas fait le choix de ne pas choisir et de concilier les inconciliables. Son écriture est ainsi autant un lieu de résistance et de survie qu'un espace d'individuation et de légitimation.



L'autrice :

Fatima Daas est le nom de plume d'une écrivaine française née en 1995 à Saint-Germain-en-Laye. Elle est la benjamine d'une famille immigrée d'origine algérienne. Elle est la seule à être née en France. Adolescente, elle découvre son homosexualité et interroge son rapport à sa foi musulmane pratiquante. Il s'agit là d'une des tensions identitaires qui marquera profondément son écriture qu'elle pratique d'abord par besoin d'exprimer ce qu'elle ne pouvait dire à voix haute. Au lycée Alfred-Nobel de Clichy-sous-Bois, elle participe à des ateliers d'écriture menés par l'écrivain Tanguy Viel. Cette expérience la conduit à effectuer un master de création littéraire à l'université Paris 8. Elle y rencontre Virginie Despentes, figure déterminante de son parcours littéraire. Fatima Daas est devenue une voix marquante dans le panorama littéraire français contemporain pour son engagement féminisme intersectionnel et pour son questionnement sur la coexistence de l'islam et de l'homosexualité. *La Petite dernière*, salué par la critique dès sa parution en 2020, a notamment reçu le Prix du Premier Roman des Inrockuptibles. Il est également adapté par la réalisatrice Hafsia Herzi et est présenté en compétition du Festival de Cannes 2025.



Dogmes, tabous, identités

« Je m'appelle Fatima Daas. Je porte le nom d'un personnage symbolique en islam. Je porte un nom musulman. Alors je me dois d'être une bonne musulmane. » (p. 127)

« Parfois, j'ai envie d'être moi », explique la narratrice, « Dire ce que je pense. Mais les mots de mes parents m'envahissent » (p. 174) :

« Qu'est-ce que la famille va penser quand elle va apprendre que... »

« Tu vas nous foutre la honte. »

« Ils vont aller répéter... »

« Ils vont te faire une réputation. »

« Ils vont tous parler sur toi. »

« Les gens parlent sur nous. »

« Tu veux salir notre image ? » (*ibid.*)

Dans ce récit autobiographique fait d'une succession de phrases courtes¹ (qui ne sont pas sans rappeler tant les versets du Coran que le peu de mots qui peuvent surgir de la honte), Fatima Daas cherche à fonder et à affirmer son identité de lesbienne musulmane au milieu des dogmes et tabous communautaires, familiaux et religieux. D'emblée et sur une note *a priori* anodine, Daas souligne en effet le quotidien extrêmement codifié des familles musulmanes : « Il y avait des codes dans la cuisine, comme partout ailleurs, il fallait les connaître, les respecter et les suivre. / Si l'on n'en était pas capable, on devait se tenir à l'écart du Royaume » (p. 7-8). Malheureusement pour Fatima, son homosexualité (qui se dévoilera progressivement au cours du récit : la honte imposant d'ailleurs à l'autrice de choisir le mot « hamster » pour ne pas avoir à dire « lesbienne » au moment de son premier *coming out* ; p. 73) ne rentre pas dans les dogmes de l'islam, ainsi qu'en témoignent tant ses discussions avec l'imam (« L'imam ajoute : – Dieu a créé Adam et Ève, et non pas Ève et Ève. Après le mariage pour tous, on acceptera le mariage avec les animaux ou les enfants » ; p. 171) qu'avec sa propre mère (« Ma mère dit : – Dieu a créé l'homme et la femme. Dieu n'aime pas quand une fille veut ressembler à un garçon² » ; p. 82). Cette inadéquation entre son identité sexuelle et son identité religieuse³, deux aspects constitutifs de son identité profonde, pousse Fatima à diverses

¹ Dans la suite de cette analyse, les sauts de ligne présents dans le roman seront indiqués par le symbole « / ».

² Mais de l'autre côté, son père souhaitait un garçon : « Mon père espérait que je serais un garçon. Pendant l'enfance, il m'appelle *mlidi*, "mon petit fils". Pourtant, il doit m'appeler *benti*, ma fille. Il dit souvent : "Tu n'es pas ma fille." Pour me rassurer, je comprends que je suis son fils » (p. 16). On retrouve donc ici de nouvelles injonctions et attentes identitaires contradictoires. Le roman s'achève néanmoins sur ces mots de la mère actant, finalement, une reconnaissance : « – Joyeux anniversaire, *benti*. / Ma fille. » (p. 187)

³ Mais aussi, plus largement, entre son identité et les attentes d'une société hétéronormée (p. 35).



réactions « schizophréniques⁴ ». Elle transige avec son identité sexuelle (p. 35 ; 107) – jusqu'à faire preuve d'homophobie intériorisée (p. 66-67) – et refrène ses envies en se noyant dans une foi qui pourtant la brime :

Tard la nuit, je me répète les paroles de l'imam dans mon lit.
Je jeûne le lundi et le jeudi.
Je prie deux fois plus.
J'écoute le Coran.
Je ne fréquente plus de femmes.
Je ne fréquente pas d'hommes non plus
[...]
Je tremble en récitant les versets.

« Mon Dieu, fais-moi miséricorde. En Toi, je place ma confiance. » [...]

Je dis mon amour tout bas, les yeux remplis de larmes, la voix tremblante, le cœur lourd. Je jure de ne plus recommencer, d'être à la hauteur, d'alimenter ma foi, de cultiver ma croyance et mon adoration. (p. 171-172)

On le comprend, le récit se prête aisément aux lectures psychanalytiques⁵, la narratrice étant tiraillée par différents Surmoi tyranniques la poussant constamment, à « jure[r] sans promettre » (p. 172), à ne plus parler à son père (p. 58), ou encore à « quitte[r] la maison avec une boule au ventre » (p. 82) après avoir parlé avec sa mère : « Je suis musulmane, alors j'ai peur », confesse en effet la narratrice, peur « [d]e ne pas être celle que je “devrais”./ De remettre en question ce que Dieu m'a commandé de faire. » (p. 41) Et pourtant, de façon surprenante, ce sera dans l'islam que Fatima Daas « cherche[ra] une stabilité » (p. 148). Consciente qu'elle ne connaît de l'islam qu'au travers du peu que ses parents lui ont inculqué (les dogmes et les tabous), elle fera le choix de se (re)approprier sa foi envers un Dieu miséricordieux⁶ :

Mes parents sont musulmans, mais je ne me souviens pas d'avoir reçu des enseignements religieux particuliers durant mon enfance./ Je n'ai fréquenté aucune mosquée, mes parents ne nous ont pas fait de cours à domicile, seulement quelques prêches occasionnels à l'âge adulte./ Ces prêches, quand ils avaient lieu, étaient gouvernés par mon père. Ahmed./ [...] Mes parents ne m'ont pas dit qui était Dieu avant de me parler de l'islam./ Alors je finis par apprendre seule à connaître Allah. (p. 113-114)

Dans la foi, mais également (et peut-être *surtout*) dans l'écriture. C'est en effet dans et au travers de l'œuvre *La Petite dernière* – dont la quasi-intégralité des chapitres commence par cette même phrase⁷ :

⁴ « [I]l y a cette voix derrière, qui prend toute la place. C'est comme si c'était une partie de moi, non, quelque chose de plus fort, de plus grand, mon double. Le double qu'on ne peut pas faire taire. Cette voix, c'est mon *nafs* – mon âme – qui m'incite au “mal” » (p. 172). L'hétéroglossie présente dans l'œuvre pourrait d'ailleurs interpréter comme un signe de cette double appartenance.

⁵ La maladie de l'asthme (réelle ou fictionnelle) ne constituerait-elle d'ailleurs pas une évocation indirecte des troubles psychiques qu'il s'agisse d'une dépression ou d'une autre pathologie liée à ces différents refoulements et surinvestissements identitaires (p. 20 ; 33 ; 37) ? Le procédé serait, en tout cas, similaire à celui du choix du terme « hamsters » pour parler des « lesbiennes »

⁶ Un qualificatif qui revient à onze reprises dans le roman.

⁷ Seule la retranscription du message destiné à Nina ne commence pas par cette inscription nominale (p. 181).



« Je m'appelle Fatima Daas⁸ » – que l'autrice féministe intersectionnelle *se découvre*, s'affirme et aménage, pour elle et pour d'autres, une nouvelle place dans le réel.

⁸ Ou juste « Je m'appelle Fatima ». Notons cependant que « Daas » est un nom de plume.



Pour aller plus loin

David Claire, « L'identité Hybride de Fatima Daas: De l'étrangèreté à l'agentivité », *HYBRIDA*, 2022 (4), p. 53-72.

Entretien de l'autrice : https://www.liberation.fr/idees-et-debats/fatima-daas-cest-par-la-honte-que-je-suis-entree-en-ecriture-20210722_4Z3GYPXDLRCXZPIGS6JGRHKWRU/ [page consultée le 23 juillet 2025]